



S

**Dissection du cadavre
de la littérature**

par **Juan Asensio**

T

A

L

K

E

R

George Steiner

Pierre Boutang

Ernesto Sábato

Paul Gadenne

Lautréamont

Maurice G. Dantec

Andreï Tarkovski

Frank Herbert

W.G. Sebald

Ernst Jünger

Nicolás Gómez Dávila

José Bergamín

Marc-Édouard Nabe

William Faulkner

Joseph Conrad

Jacques Derrida

Hermann Broch

Roberto Calasso

Georges Bernanos

Philip K. Dick

T.S. Eliot

Seamus Heaney

Dominique de Roux

Leonardo Sciascia...

La lente agonie du secret (ou L'arche brisée de la parole)

« La parole, si elle se risque, a toujours la clarté d'un éveil. »
Jean-Louis Chrétien, *L'Arche de la parole*.

« ...comme son prestige et sa défense, servant si paresseusement à le définir qu'il incline à ne pas chercher plus avant, se trouve l'absolue négation de tout paraître »¹.

Il y a un mystère rayonnant, dont la face lumineuse est tournée vers cela qu'elle reflète en toute pudeur, et dont Bossuet livre peut-être la plus sereine vision, lorsqu'il écrit ces phrases : « *La nature a quelque chose de plus délicat : voici dans de claires eaux, et dans un miroir, un nouveau secret pour prendre et faire image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère en aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit, ni à l'original ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève, et le dessein, comme le fini, n'est qu'un seul trait* »². Ces quelques lignes sont inépuisables, comme si, en tentant de ramasser la diversité du monde en une épure grammaticale, l'auteur s'était avisé d'une troublante réalité : la sonde qu'il a jetée dans la source d'eau claire n'en finit pas de s'enfoncer, elle se perdrait même dans ses profondeurs s'il ne décidait d'en remonter le contenu à la surface. Second émerveillement car, parfois, les créatures rapportées des abîmes ne perdent pas toutes leur livrée multicolore extraordinaire. Ici, la prise a été bonne, exceptionnelle même, miraculeuse, comme si nous pouvions plonger notre regard dans l'une de ces anciennes miniatures, où le monde étageait sa complexité dans la hauteur d'un dé à coudre. Écrire ainsi que la nature prend soin et garde de sa propre image, c'est penser qu'elle demeure, même souillée par l'homme et, littéralement, *dé-figurée*, attendant sa libération dans les affres de leur chute commune, la gardienne de toute forme, de tout geste, de toute pensée, qu'elle présente à nos yeux l'albédo immuable d'une matrice essentielle où toute création est infiniment renouvelable, retrouvable et questionnable par l'homme, c'est-à-dire : que la nature, envers et contre tout abandon, reste et demeure (mais pour combien de temps encore ?) le lieu et l'espace de parole qui peut étancher l'interrogation des humains, leurs éternelles demandes angoissées, ces questions aussi que les enfants ne cessent de poser aux fées, ces rieuses qui sont d'abord d'incorrigibles bavardes comme l'étymologie du mot nous l'enseigne. Si le monde, selon les auteurs de la Renaissance et du romantisme allemand, est enchanté, c'est d'abord parce qu'il nous parle, qu'il est, littéralement, ruisselant de parole. Une petite flaque d'eau, un étang ou

¹ *Ontologie du secret* (PUF, coll. Quadrige, 1988), p. 51. Le passage entier vaut d'être cité et le livre, à dire vrai, mérite d'être lu et lu encore. C'est un des très purs textes de philosophie où se cache l'âme secrète du vingtième siècle : « *Autour du secret, comme son prestige et sa défense, servant si paresseusement à le définir qu'il incline à ne pas chercher plus avant, se trouve l'absolue négation de tout paraître. Ce non-paraître n'est pas illusoire, même lorsqu'il y a, comme dans les secrets non « ineffables », tous les degrés d'apparition, depuis l'allusion en creux jusqu'à la plénière révélation [...] ; c'est sa face féroce, ou son masque, point si féroce puisqu'il s'étend généralement, comme un être de raison, aux limites où la raison abdique : négativité indéfinie, unité non signifiante, atopie et achronie radicales [...] ; mais le silence qui en résulte n'y est pas scandale et contradiction comme là, seulement stérilité si l'on ne va pas plus loin* ».

² *Ibid.*, pp. 217-218. Il s'agit du texte de Bossuet intitulé *Élévations sur les mystères*, méditant sur le verset 26 du septième chapitre du *Livre de la Sagesse* : « *Car elle [la Sagesse] est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu, une image de sa bonté* ».

bien le vaste miroir de la mer creusant le ciel d'une nouvelle profondeur, une larme dont l'eau minuscule est amère, leur secret est ainsi d'être le reposoir où ce qui est, tout autant, ce qui sera, ce qui toujours est parce qu'il a toujours été – puisque l'essence du secret, dit Boutang, est d'être « *contre-révolutionnaire* »³ –, peut trouver un sûr refuge. Alors, le danger commun, le péril ordinaire de l'irrésistible corruption ne guette plus, si le visage d'un homme qui se voit dans le creux d'une flaque n'est pas que le simple reflet d'une face humaine plongée dans un élément qui lui serait étranger (périssable donc, puisque cette face serait alors déformée par la désolante lucidité de Narcisse), mais bel et bien, s'il est cette flaque, et l'eau qui la fait miroitante au soleil, vitrifiée pour qu'y glisse toute une population éphémère de l'entre-deux, et aussi chacun des simples dont cette eau est faite – et la roche qui l'enserme, et la lumière qui y parade, et l'air qui l'effleure, et la vie inquiète qui va s'en désaltérer, et la vue perçante qui scrute depuis le ciel les étendues giboyeuses de la vie en y flairant déjà la mort – comme un corps composé n'est jamais réductible, malgré ce qu'en dit la sottise chimie, à la seule disparité informe de tous ses éléments, mais tire vers lui, sur son cliquetis de cadavre sonore, la couverture de l'universelle analogie, véritable chair spirituelle qui entaille la monotonie de la matière grisâtre par la dague du vivant et du visible. Tout est signe de tout, oui, et chaque parole murmurée est pleine d'un infini bruissant sans relâche ni redite. Ce monde qui nous entoure ne nous est point hostile, il n'est pas cet autiste géant que Stanislas Lem a imaginé en écrivant *Solaris* lequel, il faut toutefois le préciser, n'en tente pas moins de parler aux hommes qui l'observent en leur offrant ce qu'ils ont toujours désiré posséder, ce qu'ils ont perdu, ce qu'ils ne savent même plus garder précieusement si on le leur offre de nouveau.

Un tel lien qui est ouverture, un tel lien que l'on pourrait qualifier, dans le sens que Merleau-Ponty donne à ce mot dans *L'Oeil et l'esprit*, de *déhiscence*, évoque lumineusement la certitude magique que tout correspond avec tout, je l'ai dit, que le brin d'arbre ou, si l'on veut, la coquille de noix, sont univers ; que le monde, pour qui sait lire, pour le poète et le peintre, pour le vieillard fatigué par la lampe noire de la Kabbale, pour le contemplatif aux mains huilées par la prière, pour le maître de lecture d'Adso, le savant Guillaume, lorsqu'à la première heure du premier jour il part sur les routes alphabétiques de l'aventure – « *Mon bon Adso, dit le maître. J'ai passé tout notre voyage à t'apprendre à reconnaître les traces par lesquelles le monde nous parle comme un grand livre* » –, est la très vaste écriture de Dieu, comme le pelage rayé du tigre selon Borges ou l'œil traître du requin pour Lautréamont. Cette idée, mieux, cette conviction est vieille comme le monde, née en tout cas au premier affleurement, sur la surface démontée de la mer recouvrant l'abîme que le monde ne recouvrait pas encore, du souffle qui est parole, du vent qui va féconder la moiteur prodigue des eaux. Sur cette certitude confondante la nuque raide de l'immense peuple juif a plié, puis sur elle l'Occident a bâti sa grammaire originelle, sur elle l'Occident s'est bâti, comme une Atlantide anadyomène qui tournerait sa ronde folle autour du mystère, son moyeu parlant. Si Dieu est tout, alors Il est le monde bien évidemment et celui-ci, désormais élargi formidablement par la vertu éminente de la nomination⁴, hors de toute limite mesurable de pensée ou d'action, est l'écrin dans lequel rayonnent les lettres éparses sur lesquelles le vent a soufflé et qu'il a dispersées comme les feuilles mortes tombées des branches de l'arbre maudit, qu'il a expulsées avec Adam hors de l'enclos où la parole avait réelle puissance et présence. Désormais, comme s'en émeut un des personnages du *Pylône* de Faulkner, cet exégète crépusculaire de la Bible, il s'agit de replacer les lettres dans l'ordre de la connaissance, afin que l'homme et sa parole inaugurale ne soient plus en désaccord, mais forment ou reforment, gré à gré sous le souffle du vent qui est esprit, la respiration puissante de l'action, qui elle aussi souffle où elle veut et parcourt le monde en choisissant ses meilleures caisses de résonance, c'est-à-dire des hommes faits de chair plutôt que d'air. La tâche est immense sans aucun doute et inexplorée comme une terre nouvelle. Elle constitue le lieu où s'éploie notre vision de cette terre neuve : une proue fendant les blés de l'impatience mûre, puisqu'il faut retrouver l'espace et le temps déagés, cette mise en perspective que

³ *Le secret de René Dorlinde* (La Différence, 1991), p. 33.

⁴ Celle entreprise par Adam bien sûr, dont les *Oracles sibyllins* (livre III, 24) nous rappellent que son nom est symbole d'ouverture à l'infini : « *C'est Dieu même qui façonna Adam aux quatre lettres, le premier homme façonné, et qui complétait le nom du levant, du ponant, du septentrion et du midi [...]* », *Écrits Intertestamentaires* (Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1992), p. 1049.

favorise ce grand large où « *chaque phénomène de la nature était un nom – le signe, le symbole, la promesse d'une union nouvelle et secrète et ineffable mais choisie d'autant plus intimement, d'une communication et communion d'énergies et d'idées divines, car Tout ce que l'homme, au commencement, entendit avec ses oreilles, vit avec ses yeux, contempla ou toucha avec ses mains, tout cela c'était le monde vivant. Car Dieu était le Verbe. Avec le Verbe dans sa bouche et dans son cœur, l'origine de la langue était aussi naturelle, aussi proche et facile qu'un jeu d'enfant* »⁵. La tâche est immense, mais cette immensité n'est pas l'espace vide et ennuyeux qu'explorent nos écrivains lassés de tout et surtout de leur propre vide aussi vaste qu'un désert de sel. Elle est au contraire l'espace riche de secrets mystérieusement accordés avec le rire et l'innocence de l'enfant, la retraite souriante où la fée n'en finit pas de se cacher et de se dérober. Bernanos, puis Boutang, nous ont appris que la seule parole qu'il vaille encore de prononcer était d'enfance, c'est-à-dire d'admiration confiante et de joie toute simple, pauvre dans son essence, dont la pauvreté est l'essence. Ainsi Rimbaud, comme Mouchette, a-t-il parcouru les milliers de lieues que son innocence lui promettait plus sûrement que Julien Gracq, ce Rimbaud devenu vieux et bavard, perclus dans les ors byzantins de ses syrtes croulantes.

Dès lors se tiennent face à face et comme dans une même parenté de lumière, la parole et le mystère des premiers âges, avant que la surface calme de l'étang ne soit déformée par une inquiétude soudaine, invisible, avant que le chant du monde ne soit altéré par un bruit sourd, le grognement lointain de la discorde entendu depuis le sommet encore épargné des falaises de marbre. Dans le paysage qui commence à s'enfoncer dans les profondeurs de la nuit, quel signe louche nous avertit que le prédateur a désormais commencé sa chasse ? Quelle tache jaune annonce le pourrissement tout près de léprer le tronc de l'arbre immense ? Autant vouloir saisir, dans l'esprit du traître, la déchirure de haine totale qui, déjà, a décidé pour lui et paralysé sa volonté plus vite que ne le ferait un serpent resserrant les anneaux de ses muscles puissants sur une proie qui paraît encore ne se douter de rien, déjà morte avant même d'avoir deviné son ennemi silencieux et rusé. À présent, dans un tremblement verdâtre, le sifflement du serpent glisse sur l'étendue limpide. À présent, le mystère qui est présence⁶, se trouble d'une indéfinissable inquiétude, qui est le pressentiment de sa propre corruption. Nous ne nous trouvons plus que face à un monde, non pas cassé selon Gabriel Marcel⁷, mais creux, comme si la présence s'était enfuie hors de notre portée, ou bien la simple capacité, pour un être, pour une chose, de remplir réellement l'espace qui ne lui fait même plus signe, qui l'ignore, qui se détourne de lui, qui le chasse. Adam n'a certainement pas attendu de refuser la Voix impérieuse pour comprendre qu'il était désormais un étranger. Un monde creux rempli de fantômes et de coquilles de noix vides, que Shakespeare avaient espérées pleines d'univers insoupçonnés, voilà notre partage. Le Mal est apparu dans le monde, à l'oreille des premiers hommes, comme de souples et ondulantes phrases venues d'on ne sait quel recoin grouillant et suspect. Dès le premier mot rempli d'une mauvaise sève, dès la première phrase insinuante et spécieuse, c'est le monde entier qui s'est trouvé corrompu ainsi que le cœur de l'homme : ce qui était uni est désormais séparé, fendu par la langue bifide du diable. Le jaillissement de la foudre mesure encore un temps immense pour signifier l'instant éternel de la Chute. Tout s'accélère alors, selon la loi universellement admise de la pesanteur. Dès lors le mystère transparent, le mystère lumineux, la douce lueur du secret que Jean-Louis Chrétien⁸ veut protéger comme la flamme claire et fragile de la bougie, au creux de la main de l'aimée trouvant sa lumière et son partage, ainsi ce qui était encore respectueux du retrait altier de l'homme, de la place éminente de l'homme qui, devant questionner, aiguïser la faux de la raison, quitta pour ne plus la retrouver

⁵ Hamann cité par Isaiah Berlin dans *Le Mage du Nord critique des Lumières. J.G. Hamann 1730-1788* (PUF, 1997), p. 92.

⁶ Selon l'admirable identité posée par Gabriel Marcel lorsqu'il écrit : « *toute présence est mystérieuse, et [...] il est plus que douteux que le mot mystère puisse être employé là où une présence n'est pas au moins pressentie* », *Le Mystère de l'être* (éd. par l'Association Présence de Gabriel Marcel, 1997), p. 232.

⁷ *Ibid.*, cf. la *Deuxième leçon*.

⁸ « *L'assurance du témoin lui vient d'être pris à témoin par ce dont il témoigne, et lui-même d'abord garanti – plus fortement qu'il ne peut garantir. Peut-être ne faisons-nous que rendre un témoignage dont nous fûmes le premier présent. Qui imprime au secret son mouvement initial ?* », *Lueur du secret* (L'Herne, coll. Bibliothèque des mythes et des religions, 1985), p. 8.

l'innocence de ses premières chasses subtiles, puis se cacha lorsque son regard devint opaque (non pas intérieur et préoccupé par la richesse incessante du paysage de son âme, mais oublieux de sa recherche gardienne de mystère ; non pas témoignant de la présence de Dieu et du pacte de silence avec Lui passé, mais dissipant comme une fumée le mystère du secret de la parole donnée⁹), ainsi ce qui restait encore dans une patiente et chérissante proximité – Héraclite ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme, dans son fameux fragment 123, que « *la nature aime à se dérober à nos yeux* » –, même si cette dernière n'était donnée, depuis la Chute, qu'en espérance¹⁰, se retira, se fit oublier, se voila comme on dit d'un regard affligé d'une taie qu'il s'est voilé, se brouilla comme on dit de la parole du mourant qu'elle se brouille de glaires visqueuses. Comme l'œil lardé par une cicatrice l'empêchant de *bondir vers* le visible est condamné à la réclusion du reflet, le mystère ne regarda plus l'homme qui d'ailleurs se moquait de le regarder, peut-être parce que lui-même n'osait plus regarder son semblable¹¹, peut-être parce que lui-même détourna son regard de son propre visage reflété, gardé dans le creux d'une flaque d'eau, attendant depuis toujours le péril de la reconnaissance. C'est que tout visage, s'il doit assumer la garde du frère, de laquelle Caïn s'est détourné, torturé par le secret de sa divine remise de peine, doit aussi accepter de se voir, c'est-à-dire de ne pas se détourner, comme le premier meurtrier l'a fait, de l'appel où résonne son nom. Après avoir tué Abel, il y a fort à parier que Caïn, incontinent, s'est mis à parler, à se parler, sans jamais s'arrêter, sans jamais s'adresser aux autres. Caïn meurtrier et coupable est devenu bavard, errant aussi comme le désert, stérile aussi comme le désert, même si les vieilles légendes racontent qu'il fut le père de nos villes, ces idoles vides. Le bavardage s'oppose à la parole comme le vice à la chasteté : par sa fausse présence qui nous fait soupçonner un dernier cabrement de reins qui sont pourtant, depuis belle lurette, devenus impuissants et secs. Ainsi le bavardage n'est-il lui aussi qu'un peu de parole saponifiée, que le vent transportera et répandra sur tout lieu, comme il fait avancer la pulvéulence des déserts. Selon les vieux travaux de Müller, toute langue peut contenir en elle une semence mauvaise, qui deviendra mythe, c'est-à-dire bavardage superflu recouvrant la sonorité limpide de la véritable religion, qui est silence. Le bavardage croît et grossit à mesure qu'avance le désert, en installant le vide assourdissant de la cacophonie là où régnait le silence, ce lieu de présence où l'homme peut se tenir et se retenir.

Alors, le mystère qui, face à l'homme, demeurait comme l'ouverture de son déploiement dans une nature amie qui n'était pas encore miroir mais pure transparence, alors le mystère éventé devint fermeture, alors la parole dite ou éventée comme on évente un secret, alors la parole trahie¹² et non plus tue se transforma en signe diabolique, marque apposée au front de l'errance et sceau qu'il fallait

⁹ Un des plus beaux exemples littéraires d'un tel secret gardé entre un homme et Dieu nous est donné par le merveilleux conte de Borges intitulé *Le Miracle secret*, recueilli dans *Fictions*.

¹⁰ « *C'est donc seulement en espérance que la nature a été libérée ; dans l'avenir elle sera libérée en réalité* », Jean Scot Érigène, *Commentaire sur l'Évangile de Jean* (Cerf, coll. Sources Chrétiennes, n°180, 1972, I, XXXIII, 39), p. 193.

¹¹ Jean-Louis Chrétien insiste, contre l'opinion commune qui voudrait que le secret soit ce qui ne peut ni ne veut être partagé, sur le fait que l'existence même du secret requiert la présence de plusieurs, et le dialogue entre ceux-ci, puisqu'il ne peut y avoir de secret qu'entre les hommes et entre leur parole mutuellement donnée : « *La lueur du secret n'éclaire pas seulement le secret lui-même, elle nous éclaire avec lui, et nous inclut de quelque façon en lui. Penser le secret, c'est penser aussi cette essentielle inclusion solidaire de sa clarté même* » (*op. cit.*⁸), pp. 8-9.

¹² A ce titre, la figure de Judas l'obscur représente à mes yeux la perfection du secret condamné à son mutisme le plus infernal : le mot clarté et le verbe clamer ont la même racine, puisque le lumineux seul peut être appelé, puisque la parole est lumière, non l'obscur, rongé par le silence qui est dans ce cas l'avarice de la vie, l'avancée de la mort qui jamais ne parle avec, mais bégaie dans son coin sale des mots sans fin, ces mots murmurés qui tournent autour du traître comme une mandorle funeste, un disque d'accrétion vorace. Pierre Boutang écrit à ce sujet : « *“Trahir” un secret, et trahir son propre secret, n'est pas le dire ou le divulguer ; le dire se situe dans une sorte de songe et de cauchemar, où le moi se décompose en se «libérant» ; divulguer vise n'importe qui d'autre, tente de susciter la masse inorganique des autres ; trahir porte sur le contenu du secret, d'un mouvement agressif, qui le nie comme tel, qui le soumet aux conditions, le plie aux relations dont il ne sortira pas vivant ; c'est pourquoi la trahison est saisissable par toutes sortes de précurseurs, comme dit Bossuet, pas toujours en paroles, où s'esquissent les hypothèses qui déjà ruinent la transcendance en cause, jouent sur ses voisinages avec des contenus manifestes* » (*op. cit.*¹), p. 137.

désormais déchirer par la force et l'impatience rageuse, miroir dont il fallait s'efforcer de briser le charme – puisque *videmus nunc per speculum...* – pour le contraindre à ne plus renvoyer le reflet sot de l'homme grimaçant, tandis que sa douce pénombre, ces eaux dormantes où l'aimable trouvait refuge, devint l'enseigne louche avertissant que l'énigmatique, l'obtus, l'ambigu, le mélancolique et le funèbre, toute la pâle théorie des larves de l'entre-ombre et du tripot s'étaient donné rendez-vous dans la fatalité cafardeuse. L'occulte, qu'une expression aujourd'hui perdue, « *en occultz* », liait depuis toujours au mystère, que son accointance révélatrice avec le démoniaque fit servir de modèle à nombre d'*histoires prodigieuses*¹³, prit la place de ce dernier, le bouta hors de la sphère du questionnable, l'embabouina finalement pour le faire parader sur les tréteaux vermoulus de l'occultisme post-romantique cher au Durtal de *Là-bas*. Il est vrai que toujours le remplaçant destitue par le gribouillage la figure qu'il s'honore de persifler : le mystère, devenu simple secret soumis au régime du mensonge et de l'apparence, la parole qui est silence, devenue bavardage qui, lui aussi, pour se moquer, pour singer l'autre, nous fait entrevoir le vide vertigineux qui menace maintenant de nous engloutir. Je veux dire que le processus de dégradation lente du mystère n'est pas seul en cause, puisque celui-ci est secondé – ce participe évoque toujours à mes yeux le souvenir du malheureux Peter Schlemihl qui a pourtant perdu son ombre – par le processus frère de la substitution, lequel, invalidant le dogme scientifique de la transformation de l'énergie en énergie, de l'être en l'être, remplace le plein par du creux, le vrai par du plaqué, l'être par un indéfinissable (au sens premier du terme) inconstant et labile, la parole par du bavardage, le silence par du bruit qui est vide bien mieux que plein. Notre époque, à vrai dire, n'en finit pas d'illustrer cette déchéance, que je ne crains pas d'appeler ontologique¹⁴, illustration d'abord artistique par sa littérature, sa peinture ou son cinéma. Ainsi, au mystère souriant de la naissance *Alien* oppose le dégoût hideux de l'éviscération, à la profération de la parole franche du conteur, *The Usual Suspects* préfère l'épandage rusé du raconter, et, là où la connaissance donatrice de son propre visage dans le regard de l'autre eût été gage de liberté, *Angel Heart* opte pour la reconnaissance flétrie du masque dans la glace, reconnaissance outrée qui est descente finale aux Enfers, désespoir et apaisement de celui qui vient de comprendre qu'il n'a été floué qu'à son propre jeu, par plus *malin* que lui. Ce ne sont que quelques exemples, piochés là où ils sont le plus parlants, c'est-à-dire *visibles*. Ils pourraient sans peine être multipliés qu'ils n'en cesseraient pas moins de proclamer la même vérité : à l'hermétisme démoniaque emprisonnant celui ou celle qui se sont voués au secret aphasique, l'ouverture seule peut apporter le remède. L'ouverture, c'est-à-dire la parole qui, comme remède, peut leur donner la claire vision du Bien : « *Le démoniaque est l'hermétisme*, écrit Sören Kierkegaard, *il est l'angoisse du Bien. Si nous appelons X l'hermétisme et que son contenu soit X, c'est-à-dire le comble du terrible ou de l'insignifiant, l'horreur dont bien peu d'hommes osent rêver la présence dans leur vie, ou la bagatelle à laquelle personne ne fait attention, qu'est-ce que signifie alors cet X qu'est le Bien ? Il signifie l'ouverture* »¹⁵.

N'en déplaise à nos petits apôtres de la table rase, ces baigneurs qui n'hésitent jamais à plonger dans la flache de l'immanentisme, je dois bien parler, ici, d'un avant et d'un après, d'un haut et d'un bas, c'est-à-dire d'une élévation et d'une chute, celle de la parole et du mystère devenus bavardage et secret, celle d'un homme, Adam, redevenu simplement boue. Avant donc, la marche des hommes était la tranquillité souriante et familière du jeune Rimbaud, la force, le vin de vigueur rimbaldien (rien à voir évidemment avec ce mièvre *retour aux sources* prêché par nos pontifiants écologistes), le pas foulant « *les soirs bleus d'été* », le poète parlant au monde investi « *la langue franche* » de la vie confiante : « *Ame sentinelle, / Murmurons l'aveu / De la nuit si nulle / Et du jour en feu* ». Après... Éh bien quoi, après ? Tout le monde a rencontré de ces hommes, au coin d'une ruelle sombre, rasant les

¹³ Voir sur cette question l'ouvrage magistral de Jean Céard, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle* (Droz, coll. Titre courant, n°2, 1996 (réédition d'un ouvrage paru en 1977)), chapitre 14 de la cinquième partie.

¹⁴ Cette coupure a été remarquablement analysée par l'ouvrage, devenu classique, de Michel Foucault, *Les Mots et les choses*. Le chapitre 2, intitulé *La Prose du monde*, offre une synthèse utile de cette question, d'ailleurs parfaitement analysable par le biais de l'étude du langage, comme le souligne l'auteur lorsqu'il écrit : « *Les langues ne furent séparées les unes des autres et ne devinrent incompatibles que dans la mesure où fut effacée d'abord cette ressemblance aux choses qui avait été la première raison d'être du langage* » (*op. cit.*¹³), p. 51.

¹⁵ *Le Concept de l'angoisse* (Gallimard, coll. Tel, 1990), p. 297.

murs et apparemment crachés par l'ombre mauvaise dans le seul but, dirait-on, de se confier au premier venu. Chacun d'entre nous connaît quelque exemple de ces histoires, maigres et jaunes, qui semblent être faites pour être murmurées peureusement plutôt que clairement racontées, histoires informes dévidées par « *ce genre d'homme qui, par des voies détournées, inattendues, vraiment diaboliques* », évoquent devant nous les spectres d'autres hommes, « *qui ont un point sensible, ou un point insensible, ou un point secrètement infecté, bon sang ! et qui délie leur langue* » à notre vue « *et provoque leurs infernales confidences* »¹⁶. Chacun des mythes de l'humanité raconte ce repli qui est chute vertigineuse et destitution primordiale, tohu-bohu pétrifié par l'horreur de Babel, bavardage de l'homme louchant d'effroi devant la silhouette boursouflée de l'Arbre, clabaudant son misérable et avare tas de petits secrets insipides, fumier inappréciable fertilisant les égouts de la psychanalyse. Chaque philosophe¹⁷, chaque artiste, interrogé par le mystère lointain de la chute, épelle à son tour les syllabes – répondant à l'appel, *vocatus*, que sa vocation lui adresse, il doit impérativement explorer cette patrie cimmérienne de l'absence –, les syllabes et les lettres de la phrase qui est rentrée maintenant dans la gorge du Sphinx – ou plutôt l'a-t-il avalée ? –, s'il est probable que, usé jusqu'à la corde de son intrigue boutiquière, le secret n'existe que par le fait ridicule que, tous, nous le tenons en piètre estime : « *Le Secret est sacré, mais il n'en est pas moins un peu ridicule ; l'exercice en est furtif et même clandestin, et ses adeptes n'en parlent pas* », comme Borges l'écrit dans sa nouvelle intitulée *La secte du Phénix*¹⁸. En fin de compte c'est toujours la médiocrité qui gagne. En fin de compte le secret tu est toujours dit, lâché, trahi, craché¹⁹, car l'organisme finit toujours par expulser le corps étranger qu'il ne reconnaît plus, comme un arbre chétif rejette la pousse vigoureuse sur laquelle sa maigreur a été entée. Chaque fin de siècle répète à son tour cette déchéance du mystère qui est d'abord sacré exigeant que l'homme sache voir, *discerner*²⁰. Puis, énigme vénale, monnayable pactole réfugié dans les douves peu profondes de Rennes-le-Château, dans l'accès pour tous à un secret frelaté se lit le désenchantement de notre époque, sa quête édulcorée d'un mystère, *du* Mystère démocratiquement déposé dans les cendres des urnes marchandes. Dans la grande parlouze – cette consonne liquide est voulue, parce que la médiocrité s'étale comme un épanchement de synovie – du secret se devine l'âme immonde et raide de notre époque, avidement inquiète de se chercher une élection surnaturelle qui la dédouane de sa vacuité loquace, une altièrre et énigmatique *chaîne d'or* à laquelle amarrer sa futilité déchaînée. Désormais le premier abruti venu, brumisé par quelque timide rosée d'ésotérisme, croit sincèrement que la phrase redoutable du Psaume 27, « *Dieu rassemble sous sa tente ceux qu'il veut protéger* », a été écrite sur le mur de sa chambre par un doigt de feu. Signe des temps, dira-t-on, c'est sans doute qu'aujourd'hui, Nabuchodonosor lit Nostradamus sur le Web prophétique. Le mystère, qui était du côté de la vie, la vie même peut-être et son noyau d'énergie mobile, la diligence que manifeste toute parole vers la parole de l'autre qui à son tour s'élancera vers celle qui l'appelle sans encore la connaître, le mystère passa alors du côté du secret, d'un dire dévalué et de la

¹⁶ *Lord Jim* de Joseph Conrad (Gallimard, coll. Folio, 1993), pp. 50-51.

¹⁷ C'est peu dire que toute une frange ironique et froide de la réflexion philosophique est totalement imperméable à la thématique du mystère, allant même jusqu'à le vicier : « *Sans doute est-il toujours possible [...] de dégrader un mystère pour en faire un problème ; mais c'est là une procédure foncièrement vicieuse et dont les sources devraient peut-être être cherchées dans une sorte de corruption de l'intelligence. Ce que les philosophes ont appelé le problème du mal nous fournit un exemple particulièrement instructif de cette dégradation* », écrit ainsi Gabriel Marcel dans *Le Mystère de l'être* (éd. par l'Association Présence de Gabriel Marcel, 1997), pp. 227-228

¹⁸ *Fictions* de Borges (Gallimard, coll. Folio, 1989), pp. 175-176.

¹⁹ Citons de nouveau Pierre Boutang : « *Une chute dans la banalité du «dire», une déchéance, est à l'horizon de possibilité du secret, le tient éveillé [...] cette matière d'un dire n'importe quoi, n'importe comment, cette potentialité cadavéreuse, indéfiniment décomposable, c'est l'ombre, le tissu d'ombre de l'être et du taire [...]* », *Ontologie du secret*, op. cit.¹, p. 132.

²⁰ Rappelons que l'adjectif *secretus* provient du verbe *secernere* : ainsi le grand Moyen Âge fera du *secré* la sphère, souvent politique, de la connaissance éveillée, agissante, l'action tenue parfois cachée sous la fêrulle de la violence terroriste. Voir la doctrine de la *taquyya* telle que l'expose Lewis et Rodinson dans leur ouvrage consacré à la secte secrète des Assassins : *Les Assassins, terrorisme et politique dans l'Islam médiéval* (Bruxelles, éditions Complexe, coll. Historiques, 1982).

mort²¹, ou plutôt du côté de la mauvaise mort, cette mort rampante et interminable, cette agonie longue et misérable de l'altérité qui entraîne la ronde des vivants dans son mauvais rêve, cette cascade infinie et gémissante que dévalent le dormeur d'Aloysius Bertrand ou le visionnaire de Julien Green, la veilleuse des morts de la *Nouvelle histoire de Mouchette*, le Kurtz du *Cœur des ténèbres* ou bien encore Monsieur Ouine, qui n'a ni mystère ni secret, comme il l'avoue pitoyablement à Steeny, mais est en revanche désireux de se reconstituer, comme une perle pourrie, autour d'un minuscule secret dont il se nourrirait. Ouine et aussi le Marius Ratti du *Tentateur* de Broch, sans doute deux des plus parfaites préfigurations de ce que les Nazis allaient nommer ironiquement un *Geheimnisträger*, un *dépositaire de secrets*, dont le premier fut d'admirer avec quelle facilité ils avaient transformé le cauchemar de Bichat en réalité²², lorsque le cœur des hommes aveuglé par la lumière noire semblait tourner autour du puits sans fond d'Auschwitz.

En somme, alors que l'ouverture propre au mystère avait jusqu'à présent convoqué sur sa haute cime tous les intendants d'une présence claire et franche comme la Douve du poète, comme elle se jetant dans ce qui va la dissoudre et l'appeler aussi à une nouvelle existence, une fois refermé il n'y a jamais eu de mystère (comme si, en somme, il n'avait même pas existé), puisque celui-ci rayonnait sa sereine certitude d'être depuis la source d'une vie d'homme jetée à toutes les embuscades tendues par la simplicité, puisqu'il se trouvait dans le risque même d'une de ces errances qui honoraient jadis les vies du Moyen Âge d'une marche qui jamais ne perdait route ni sens, qui toujours gratifiait les haleurs d'aventure d'une abondance propitiatoire de signes et de symboles et se faisait quête absolue, même avare de signes, même dispensatrice de fausses pistes comme le *Conte du Graal* nous le montre. Imaginez l'Aleph vu par Borges plantant son infini dans le sol anodin de quelque crétine pelouse de bourgeoise méticulosité : seul le voit – seul le verrait – celui qui le regarde et qui sait comment regarder l'infini, c'est-à-dire, en étant attentif aux plus petites choses qui ne méritent point qu'on les regarde, en acceptant d'écouter l'appel infime qui, entendu, deviendra réponse infinie de celui qui a écouté. À tout autre, à tous ces chercheurs d'or et de trésor prétendument plongés dans les sots cachots de la Tradition, il resterait absolument invisible, se détournant finalement de leur impatience avide comme dans la nuit de la damnation s'éloigne ce *compagnon secret* que Joseph Conrad n'a destiné à aucune fraternité. Seul celui qui se tait et écoute est capable de voir l'infini, par l'attention qu'il porte, comme un chasseur de cicindèles, aux plus petites choses, aux êtres les plus minuscules.

²¹ Certes, on peut mourir pour la garde d'un secret. De Quincey raconte que Valerius Soranus fut exécuté parce qu'il révéla le nom secret de Rome. Mais cette mort-là est encore vie, son couronnement même, puisque c'est la garde confiante du secret qui a servi de noyau autour duquel toutes les facettes de la personne ont trouvé leur valence et leur vaillance constitutives, puisque c'est la protection jalouse du secret qui a fait, de la force impériale de la ville aux sept collines, la ténacité intransigeante de la conquête perpétuelle. Ouine par exemple a un secret, qui l'empêche de mourir sereinement ; ou plutôt croit-on qu'il en possède un, fait de l'amalgame d'une multitude de secrets volés : le secret qui concentre autour de lui toutes les forces de l'indifférence et du néant, autant dire rien. C'est donc bien à l'absence que se résout ce faux secret donnant à la mort souveraine une prégnance infinie, infectant chaque parcelle d'être qui, agrippée par le mourant, lui redonnerait forme et consistance. A ce secret inexistant et démoniaque peut être opposé celui de Sören Kierkegaard, qui écrit : « *Après ma mort, personne (et c'est ma consolation) ne trouvera dans mes papiers une seule indication sur ce qui a proprement rempli ma vie ; ne trouvera la note gravée au plus profond de moi-même, qui explique tout et fait souvent de ce que le monde appelait des bagatelles, des événements pour moi d'une immense importance, et une bagatelle à mes yeux, quand j'enlève la note secrète qui l'explique, Post-scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques* », *Oeuvres Complètes* (L'Orante, trad. de Paul-Henri Tisseau et Elsa-Marie Jacquet-Tisseau, t. X et XI, 1977, fragment 85), p. 74.

²² Bichat et ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, cité par Giorgio Agamben dans *Ce qui reste d'Auschwitz* (Payot et Rivages, coll. Bibliothèque, 1999), p. 203 : « *S'il était possible de supposer un homme dont la mort, ne portant que sur les fonctions internes, comme la circulation, la digestion, les sécrétions, etc., laissât subsister l'ensemble de la vie animale, cet homme verrait d'un oeil indifférent s'approcher le terme de sa vie organique, parce qu'il sentirait que le bien de l'existence ne lui est point attaché, et qu'il sera en état, après ce genre de mort, de sentir et d'éprouver presque tout ce qui auparavant faisait son bonheur* ». L'auteur commente cette citation en écrivant (pp. 203-204) : « *Que survive l'homme ou le non-homme, l'organique ou l'animal, il semble en tout cas que la vie porte toujours en soi le rêve – ou le cauchemar – de la survie* ».

Il ne faudrait pas croire, ce serait là une erreur comique, que l'entreprise même de l'écriture, de nos jours, est moins qu'une autre soumise à cette déchéance, selon la trop banale – et fausse de surcroît – opposition entre l'art prétendu noble, l'écrit romanesque ou l'essai, et celui, voué aux pires gémonies, des médias, qui d'ailleurs ne mérite plus le nom d'art, ni même celui d'exercice intellectuel simplement honnête. Si, depuis le début du siècle passé, la littérature s'écrit devant le bourreau, comme l'a admirablement affirmé Paul Gadenne, il me semble que ce n'est plus un homme debout qui va devoir affronter la peur, l'humiliation et, finalement, l'exécution atroce mais un être appauvri, rabougri, méchant et impuissant comme ce nain imaginé par Lagerkvist, n'osant plus même regarder celui qui va effacer, d'une rafale, sa mémoire. « *Le roman se situe entre le commencement et la fin des temps modernes, il se développe parallèlement à la profanation (profanation, quel mot significatif !) de l'être humain, parallèlement au processus effrayant de démythification du monde* », écrit Ernesto Sabato²³ dans la clé de voûte de sa trilogie romanesque, son ultime roman, qui déploie la toile noire de secrets ténébreux, seuls capables désormais d'enchanter un monde tout entier livré à l'emprise du mauvais demiurge. Comme si, en fait, la parole ne pouvait qu'affirmer sa déchéance lorsqu'elle trouve son dernier refuge dans l'écriture. C'est le cas puisque les écrivains les plus grands n'ont eu de cesse de répéter qu'ils écrivaient, justement, pour redonner sens aux vieux mots de la tribu, rongés et sales comme des pièces de monnaie dévaluées.

Ces quelques signes indiquent assez dans quel profond dégoût de lui-même, dans quel *désenchantement*, notre monde est tombé, qui se vend comme une précieuse du demi-monde prenant garde de cacher sous ses atours splendides de Salomé sa carne faisandée : vouloir décoller le chef de saint Jean-Baptiste, l'offrir à la lubricité de la mouquère fatale, c'est en somme exiger qu'on nous serve sur un plateau l'invisible réduit au visible consommable, c'est encore un marchandage de catin (ainsi nous comprenons que la luxure même n'invoque plus de surnaturel noir, comme aux temps où Jean Lorrain enchâssait ses démons comme de ruineuses émeraudes aux bagues d'Astarté. La grande Salomé qui hanta les rêves des décadents n'est plus à présent qu'une stupide Lolita). Le dégoût provoque la nausée, et l'homme qui a la nausée se sent comme sur une mer déchaînée. Pourtant, ballotté sur sa coquille, il n'a pas encore plongé dans les gouffres amers, il ne sait encore rien de l'ivresse des profondeurs. Il n'a pas dans sa bouche le goût de l'abîme. Il y a donc plus car l'occulte, une fois son repli ouvert impudiquement et manifestées dans l'éventration du visible les puantes natures mortes de sa décomposition, prendra le masque trompeur de cela – le secret – qu'il prétend copier, conduire même jusqu'à sa perfection en lui adjoignant les épices de la séduction torve²⁴. Désormais encore Achab ne pourchasse plus le Léviathan splendide qui est la source de toute blancheur, mais respire jusqu'à l'ivresse les profondes vapeurs qu'exhale la charogne encalminée sur la plage du monde, puis, parce qu'il se souvient qu'il est un homme, qu'il est donc encore capable de dégoût, honore les flots grondants de fraîcheur du ressac de ses entrailles. Pourtant son travail n'est fait alors qu'à moitié. Va-t-il comme un pleutre détourner son regard du fumier liquide et courir comme un fou sur la plage immense de toute façon contaminée ? Va-t-il comme un sot éclairé se construire une arche hermétique où il protégera de la puanteur intenable ses doux rêves de progrès et d'émancipation des hommes, ses frères en troupeau ? Non. Cela, il l'a déjà fait, dansant la gigue sous la baguette du singe Voltaire. Désormais, il doit enfoncer sa tête, sa belle et noble tête vantée par Condorcet ramenée plus sûrement aux proportions de la bizarrerie par Lombroso, dans les profondeurs de la pourriture, et y trouver, mais oui !, *du nouveau*.

A présent, dans la lumière blafarde de notre monde creux, je crois que le mystère, s'il existe bel et bien – car nous ne pouvons pas nous débarrasser de la mélancolie –, ne peut être cherché en dehors de la sphère de l'obscurité, au milieu d'une multitude de signes indécis et de symboles rompus, comme une conque de nacre échouée au milieu de choses immondes et aveugles.

²³ *L'Ange des ténèbres, Oeuvres romanesques* (Seuil, 1996), p. 671.

²⁴ Voir l'ouvrage célèbre de Enrico Castelli, *Le Démoniaque dans l'art, sa signification philosophique* (Vrin, 1958) qui analyse la *performance* artistique du démoniaque en termes de retrait, d'occultation perversément désirable par l'homme. Voir encore l'analyse que Michel de Certeau donne du tableau de Jérôme Bosch intitulé le *Jardin des Délices, La Fable mystique 1, XVI^e-XVII^e siècles* (Gallimard, coll. Tel, 1995), chapitre 2.

Seule m'a intéressé, dans ces lignes, l'étude du processus par lequel le mystère est devenu énigme déchiffrée par le génial Dupin d'Edgar Poe, puis rébus incompréhensible que ne se donnera pas même la peine de traduire le flic fatigué de Sciascia, alors que Julien Gracq aura tenté, au moins, à grand renfort d'étais et de poutres eux-mêmes vermoulus dérobés aux ruines gothiques du roman noir, de consolider puis de recouvrir d'atours prestigieux le corps dénudé de la littérature moribonde²⁵. Je crois que celui qui parviendrait à comprendre ce processus de lente destruction lirait du même coup l'histoire de l'Occident, sa décadence stigmatisée par Spengler, inverse de la montée en puissance du mystère messianique du Christ, longtemps entrevu par les prophètes et annoncé dans le désert de l'écoute, tu cependant jusqu'à son Incarnation – « *On dirait que la parole recule, quand l'incarnation du Verbe approche d'elle* », écrit admirablement Ernest Hello dans sa *Physionomie de saints* –, enfin révélé par la bonne nouvelle de la Résurrection, « *mystère enveloppé de silence aux siècles éternels* »²⁶, dont il s'agit certainement, maintenant que les écluses de l'inconnu sont toutes prêtes de s'ouvrir pour que le sillage d'or du poisson – celui que les mains orantes des premiers chrétiens traçaient sur les parois des profondes catacombes – réjouisse les hommes, de retrouver l'ardente impatience.

Ah ! Que nous soit enfin montré l'espace gorgé d'orages où éclatera le cœur de l'homme, nous saurons le forcer !

Juan Asensio (ce texte a paru dans *La Littérature à contre-nuit* aux éditions **A contrario)**

²⁵ Il est vrai bien sûr que seule l'engeance des écrivains de race peut encore espérer redorer le blason du secret volatilisé comme une essence rare ; écoutons le grand Thomas Carlyle nous dire : « *La littérature, à condition d'être véritablement de la littérature, est une «apocalypse de la Nature», c'est-à-dire une révélation de son "secret grand ouvert", comme dit Goethe, mais pour lequel si peu ont des yeux. [...]. Et il est possible de découvrir de magnifiques fragments d'homélies et de liturgies, étrangement indécélables pour le regard ordinaire, qui s'élèvent de l'immense océan écumeux de paroles imprimées que nous appelons, non sans quelque désinvolture parfois, la littérature* », *Les Héros* (Maisonneuve et Larose, 1997), p. 218.

²⁶ *Épître de Paul aux Romains*, 16, 25.